

Linguistic and Cultural Bases of Intercultural Dialogue

Les fondements linguistiques et culturels du dialogue interculturel

Fundamentele lingvistice și culturale ale dialogului inter-cultural

Olga IVANISHCHEVA
Université de Mourmansk

Abstract

Knowledge of the Other's language is not sufficient to establish a genuine communicative interaction. It is essential to identify the pragmatic side of language and know the culture associated with the language and the speakers' behavior. This assumption is shown here on the basis of the Russian language.

Résumé

La connaissance de la langue de l'Autre n'est pas suffisante pour que puisse s'établir une véritable interaction communicationnelle. Il est indispensable de percevoir le côté pragmatique du langage et de connaître la culture véhiculée par la langue et les comportements des locuteurs. Ce postulat est montré ici sur la base de la langue russe.

Rezumat

Cunoașterea limbii Celuilalt nu este suficientă pentru a putea stabili o veritabilă interacțiune de comunicare. Este indispensabil să se perceapă latura pragmatică a limbajului și să se cunoască cultura vehiculată de limba și comportamentele interlocutorului. Acest postulat este exemplificat aici pe baza limbii ruse.

Keywords: *Interculturality – language – pragmatics – culture.*

Mots clés: *Interculturalité – langue – pragmatique – culture*

Cuvinte cheie: *interculturalitate, limbă, pragmatică, cultură*

L'écrivain russe Alexandre Guenis a écrit ceci: « J'oserais affirmer que lorsque deux cultures ne se comprennent pas, cela a plus de signification que lorsque une entente amicale les réunit. Tant qu'une culture se contente de se contempler dans un miroir, elle ne voit rien d'autre qu'elle-même. Cela ne devient véritablement intéressant que lorsque le miroir est déformant. L'art est, par essence, le royaume des miroirs déformants. Nous sommes confrontés à des reflets altérés et à des traductions faussées : tout contact entre différentes cultures est soumis à des malentendus féconds. Les surprises qui nous paraissent paradoxales, ainsi que l'écart entre ce à quoi on s'attend et la réalité sont ici du plus grand intérêt. » (A. Guenis, *Conversation première: le kourgane du réalisme socialiste*).

Le porteur d'une langue est le porteur d'une culture déterminée. Ainsi, une situation de communication peut réunir des représentants d'une même culture ou de cultures différentes.

Selon le philologue russe Lev Iakoubinski, toute interaction entre plusieurs personnes est réellement de l'*interaction*. Elle s'efforce plus que tout d'éviter l'unilatéralité, le monologue et aspire à la bilatéralité dans le dialogue. (Jakubinskij 1986 : 32). Le dialogue sous-entend le fait que les interlocuteurs se comprennent. Les simples connaissances ne suffisent pas ici ; il est nécessaire

d'appréhender la part interne du discours, que l'on appelle en linguistique « le fonds », c'est-à-dire la pragmatique.

La compréhension mutuelle s'appuie sur une culture commune. La connaissance d'une culture suppose l'appartenance d'une personne à une nation donnée. L'universitaire moscovite Iouri Rojdestvenski a écrit : « Une personne risque de se sentir mal à l'aise si elle ne sait pas qui est Lomonossov et si elle n'a pas lu *Eugène Onéguine*. Dans ce cas, elle ne pourra pas être rattachée à la culture russe : elle sera considérée soit comme un étranger, soit comme une personne inculte ». Claude Hagège, pour sa part, a souligné de manière claire et précise l'importance de la culture dans la vie d'une langue : « [...] la mort d'une langue est un fait de culture... ». (Ažež 2003 : 44).

Sans base culturelle commune, il ne peut pas y avoir de véritable communication et donc de véritable connaissance de la langue. Il est nécessaire, en outre, de se rendre compte des subtilités sémantiques que les porteurs mettent dans tel mot ou telle phrase. En effet, différentes cultures peuvent faire entrer des significations différentes dans une même notion. Ainsi, pour les Chinois la famille représente « le bonheur et l'harmonie » et au terme « argent » ils associent les mots suivants : « précieux, important, en quantité suffisante ou insuffisante, quelque chose de bien » (Van Erdon 2000), tandis que pour les Russes, l'argent est, selon Tatiana Tolstaya, « un mal, mais un mal auquel on aspire » et la famille joue un rôle de liaison entre les différentes générations (Sergeeva 2004 : 107-109 ; 260-263).

On pourrait citer un grand nombre d'exemples de différences culturelles. Les différents aspects de la vie n'ont pas toujours la même valeur. Pour un Suédois, il n'y a rien d'anormal à ce qu'un fonctionnaire porte une chemise sans cravate, un jean et des sabots (*träskor*), tandis que pour un Russe il aurait pour le moins l'air bizarre. Pour un Russe, il est normal de ne pas dire merci lorsqu'on lui demande s'il veut du thé, tandis que cela sera considéré comme impoli par un Suédois (la réponse traditionnelle en suédois à la question « Voulez-vous du thé ? » est « oui, merci » ou « non, merci »). Même les objets peuvent renfermer pour les porteurs d'une langue une signification plus large que ce qu'il apparaît à première vue. Pour n'importe quel Européen, une chaise n'est rien de plus qu'une pièce de mobilier sur laquelle on peut s'asseoir, tandis que dans les tribus africaines une chaise représente le prolongement inaliénable de l'âme du chef. En Russie, surtout pendant la période soviétique, posséder une voiture et une *datcha* était le reflet d'un statut social défini (un représentant des « échelons supérieurs » : un *apparatchik*, un dirigeant d'entreprise, un général, un peintre, un musicien, un artiste ou un sportif célèbres) ; dans les pays scandinaves et dans les autres pays européens, cela représente un niveau de vie standard, bien que le type de maison ou la marque de la voiture témoignent en général de la position sociale de leur propriétaire.

La *connaissance* d'une culture est indispensable pour se *comprendre* l'un l'autre. Cependant, la différence entre « comprendre » et « connaître », et donc « apprendre », est fondamentale. « C'est une chose d'apprendre, comprendre en est une autre », a déclaré Mikhaïl Steblin-Kamenski, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg à propos de l'étude des mythes. (Steblin-Kamenskij 2003 : 225).

En effet, comprendre c'est appréhender les choses comme elles sont, immédiatement et dans leur intégralité, sans analyse ni dissection. Connaître et apprendre, c'est tenter d'acquérir la connaissance progressivement, étape par étape, en comparant et analysant. Ce sont cette « intégralité » et cette « dissection » qui renferment le problème principal : comment présenter les éléments de la culture d'un peuple au porteur d'une autre culture de façon à sauvegarder l'équilibre entre « comprendre » et « connaître » ?

En traductologie, les mots dont la signification contient une composante culturelle (mots sans équivalents, *realia*) représentent l'un des problèmes essentiels. Il est impossible de trouver des *realia* qui correspondent à ces mots dans une autre langue et les traducteurs ont recours à différents procédés pour les rendre. Mais quelle que soit la traduction choisie, elle diminue la valeur cognitive du texte, c'est-à-dire que le lecteur de langue étrangère reçoit moins d'informations sur la culture de

l'autre peuple. Par exemple, il n'est pas possible de traduire le mot russe *troudoden*¹ utilisé dans le texte ci-dessous sans perdre une partie des informations :

Dans les instituts techniques, on n'avait pas de cours en septembre et octobre, car on travaillait dans les champs (les kolkhoziens y étaient rarement à ce moment de l'année). On attribuait aux parents qui accompagnaient leurs enfants-étudiants des « journées-travail » aussi bien en temps que travailleurs qu'en temps de chef d'équipe (plus une « journée-travail »). (Čudakov 2000 : 53).

Bien entendu, le traducteur peut avoir recours à l'équivalent anglais *work-day* « journée-travail » (unité de travail dans les fermes collectives ou, en anglais, *unit of work in collective farms - RAGS*²) proposé par le dictionnaire bilingue. Mais premièrement, ce mot n'est pas présent dans tous les dictionnaires bilingues (par exemple, on ne le trouve pas dans le *Collins*) et deuxièmement, l'information contenue dans l'équivalent, même en présence d'explications (jour de travail, unité de travail dans les kolkhozes) ne fournit pas une représentation exacte de cette « unité comptabilisée de travail dans les kolkhozes, qui définissait la part d'un kolkhozien dans les revenus du kolkhoze, qui était en vigueur en URSS jusqu'en 1966 » (TSJAS), « qui servait de base pour la répartition des revenus » (BTS, BÈS). Et c'est sans même parler des informations qui ne sont pas incluses dans l'article du dictionnaire : travailler des « journées-travail » signifiait recevoir un salaire sous forme de parts de récolte et non sous forme monétaire, en fin de saison et en fonction de la récolte réellement obtenue. En réalité, comme me racontait ma grand-mère, cela signifiait travailler gratuitement, que la récolte soit bonne ou mauvaise.

Interpréter ou traduire de manière inexacte des mots dont la signification contient une composante culturelle peut entraîner une altération importante du contenu d'une œuvre entière. Dans sa monographie, Ioulia Obolenskaïa apporte de nombreux exemples de traductions d'œuvres russes du XIX^e siècle en Espagne et en Amérique Latine. Ainsi, une édition de *Guerre et Paix* publiée à Barcelone en 1905, basée sur une traduction française, interprète le mot *balalaïka* comme un « instrument de musique, très répandu dans le Caucase » (pourquoi dans le Caucase ? Il s'agit d'un instrument populaire russe) et le mot *gorilka* « tort-boyau » comme le « diminutif russe du mot vodka » (*gorilka* est en réalité une appellation populaire de la vodka). Dans les œuvres complètes de Léon Tolstoï, publiées en 1955 par Aguilar, l'une des meilleures maisons d'édition d'Espagne, il est écrit que le « *kvass* est une boisson alcoolisée, pour la préparation de laquelle on utilise de l'orge ». Les équivalents inexacts du mot *soukhari* trouvés par le traducteur français : « gâteau », « biscuit » ont été repris par le mot *pastel* (biscuit) dans la traduction argentine des « Eaux printanières » de Tourguéniev en 1901 (Obolenskaja 2006 : 17). En réalité, pour préparer du *kvass* on utilise du seigle et les *soukhari* sont des biscottes et non des gâteaux.

Selon les observations du linguiste Evgueni Solntsev, les mots d'origine russe retranscrits et ajoutés aux dictionnaires unilingues français restent souvent incompris, non seulement par le francophone moyen, mais aussi par les personnes avec un niveau d'éducation relativement élevé (*kacha, kvass, sotnia, samovar*). De plus, certains mots ont pour équivalent des correspondances approximatives pas totalement satisfaisantes (*slovo*, genre littéraire en vieux russe, traduit en français par « dit »). D'autres mots russes ont acquis une signification internationale (en français l'*intelligentsia* est une classe d'intellectuels de n'importe quel pays ; un *boyard*, du russe *boïarine*, est une personne riche et influente, au sens figuré et dans un registre parlé ; une *datcha* est une maison située hors de la ville qui peut servir de résidence permanente ; et la *nomenclatura* représente l'ensemble des fonctionnaires, connotation négative). (Solncev 1999 : 12-13).

Souvent, le manque d'information sur l'objet dans les dictionnaires bilingues ne permet pas au lecteur étranger de comprendre correctement le texte où le mot représentant cet objet est utilisé.

Prenons par exemple le mot russe *kvass*. Ou bien les dictionnaires bilingues ne présentent aucun commentaire (par exemple RNMS, RSS), ou bien ils proposent la description suivante de l'objet : *mildly alcoholic drink made from fermented rye bread, yeast or berries* (Collins – boisson

¹ Unité en vigueur à l'époque soviétique qui correspond à une journée de travail (note des traductrices).

² Les abréviations sont explicitées à la fin de l'article.

légèrement alcoolisée, faite à partir de pain de seigle fermenté, de levure de bière ou de baies), *boisson fermentée russe* (RFS [Dictionnaire russe-français]). Les dictionnaires unilingues étrangers et les dictionnaires de mots étrangers associent les caractéristiques suivantes à cet objet : *kvass/Kwass — typ av syrlig, svagt alkoholhaltig dryck* (NEO), « sorte de boisson à légèrement acide et faiblement alcoolisée » ; *russisches alkoholisches Getränk aus gegorenem Brot, Mehl, Malz u. a.* (DFW), « boisson alcoolisée russe, fabriquée à partir de pain fermenté, de farine, de levure de bière, etc. ». Les dictionnaires unilingues russes définissent ce mot de la manière suivante : « boisson légèrement acide, préparée dans l'eau avec du pain de seigle ou de la farine de seigle macéré dans de l'eau, et à l'aide de malt » (MAS, BTS) ; « boisson légèrement acide, fermentée, avec de la levure de bière dans du malt et aussi avec du pain de seigle ou des biscottes » (SOŠ,RSMS-2).

De telles indications fournissent une représentation assez générale de l'objet à l'utilisateur étranger de ces dictionnaires.

Tout d'abord, la définition du mot *kvass*, telle qu'on la rencontre, par exemple, dans les dictionnaires unilingues ou les dictionnaires de mots étrangers allemands ou suédois, peut convenir pour d'autres boissons russes, telles que la *braga* : « ancienne boisson russe faiblement alcoolisée, faite à partir de malt, bière de fabrication artisanale » (BTS) ; « boisson faiblement alcoolisée, sorte de bière de fabrication artisanale » (SOŠ) ; « boisson faiblement alcoolisée faite à partir de pain » (RSMS-2).

Ensuite, de telles définitions passent sous silence la signification symbolique de cet objet dans la culture russe : le *kvass* est une ancienne boisson russe traditionnelle. Cette symbolique permet pourtant de comprendre correctement l'utilisation de ce terme dans des phraséologismes comme : « un patriotisme de *kvass* » [un patriotisme de clocher] ; « passer du pain au *kvass* » [être au pain et à l'eau, manger de la vache enragée]³.

Pour finir, la fonction de l'objet n'est pas mentionnée : le *kvass* est un ingrédient de base qui entre dans la préparation de l'*okrochka*, un plat traditionnel russe. On pourrait le comparer par exemple à la bière, utilisée en Allemagne pour préparer des soupes froides telles que la *Biersuppe*, *Bierkaltschele* (Vorob'jev 1994 : 13).

Ainsi, pour présenter un mot qui comporte des composantes de signification culturelles dans un dictionnaire bilingue, ce n'est pas tant la minimisation de l'information qui pose problème que sa sélection. Il est dès lors nécessaire, selon nous, d'utiliser une méthode *contrastive* pour analyser la signification du lexique connoté culturellement, afin de comparer la représentation des *realia* dans les dictionnaires unilingues de la langue source et sa représentation en temps qu'objet de la réalité chez le porteur d'une langue étrangère. Par exemple, cela consiste à comparer la signification du mot *kvass* dans les dictionnaires de langue russe et de langue anglaise où ce terme est présenté comme un emprunt. Il faut ensuite trouver la « différence », c'est-à-dire ce qui ne figure pas dans le dictionnaire anglais ou qui ne correspond pas à la réalité et présenter cette « différence » sous la forme d'un commentaire qui enrichit l'équivalent, mis entre parenthèses, en ajoutant la représentation de ces *realia* que possède le locuteur natif contemporain (associations, représentations réelles, symbolique). C'est, à notre avis, un dictionnaire construit suivant ce modèle qui pourra répondre aux problèmes du dialogue interculturel contemporain.

Ainsi, pour qu'un dialogue ait lieu entre deux personnes, une langue commune est le minimum nécessaire. Pour qu'un dialogue interculturel ait lieu, la connaissance de langue, ainsi que de la culture est le minimum nécessaire. La linguistique pure, en temps que science du langage, ne résout pas tous les problèmes dans ce cas-là ; une approche différente, interdisciplinaire est nécessaire. Cette approche naîtra de l'exploitation de disciplines appliquées telles que la traductologie, la méthodologie de l'enseignement des langues, la lexicographie bilingue, la sociolinguistique et la linguistique culturelle.

³ Les équivalents français donnés ici sont tirés du *Dictionnaire des équivalents phraséologiques russes-français* (*Slovar' russko-francuzskix frazeologičeskix èkvivalentov*) de N.E. Kaika & L.P. Kofanova, Donetsk, Yougo-Vostok, 2005.

Traduction effectuée par Svetlana Grosheva et Fabienne Perrin, étudiantes en M2 TSM
(Traduction spécialisée multilingue)

Bibliographie

AŽEŽ K. [Hagège Claude], *Čelovek govorjaščij : Vklad lingvistiki v gumanitarnye nauki* (traduit du français : *L'Homme de paroles : contribution linguistique aux sciences humaines*), Moscou, 2003.

ČUDAKOV A., « Ložitsja mgla na starye stypeni » [« Les ténèbres reposent sur les vieilles marches »], in *Znamja* N°10, 2000.

JAKUBINSKIJ L. P., *Izbrannye trudy. Jazyk i ego funkcionirovanie* [Travaux choisis. La langue et son fonctionnement], Moscou, 1986.

OBOLENSKAJA Ju. L., *Xudožestvennyj perevod i mežkul'turnaja komunikacija*, učebnoe posobie [La traduction littéraire et la communication interculturelle, manuel], Moscou, 2006.

ROŽDESTVENSKIJ Ju. V., *Vvedenie v kul'turovedenie* [Introduction à la culturologie], 2^e édition, Moscou, 2000.

SERGEEVA A.V., *Russkie : Stereotipy povedenija, tradicii, mental'nost'* [Les Russes : stéréotypes du comportement, traditions, mentalité], Moscou, 2004.

SOLNCEV E.M., *Problemy sistematičeskogo opisanija processa peredači realij (na materiale russko-francuzskix perevodov)*, avtoreferat kand. dis., [Les Problèmes de description systématique du processus de transmission des *realia* (sur la base de traductions du russe en français), thèse], Moscou, 1999.

STEBLIN-KAMENSKIJ M.I., *Trudy po filologii* [Travaux de philologie], Saint-Pétersbourg, 2003.

VAN ÈRDON, *Specifika jazykovogo soznanija russkix i kitajcev (gendernyj analiz)*, avtoreferat kand. dis., [Particularités de la conscience linguistique des Russes et des Chinois (analyse du genre) ; thèse], Moscou, 2000.

VOROB'JEV Ju. A., *Leksika nemeckogo jazyka v kul'turologičeskom aspekte (Opyt leksikologičeskogo opisanija na materiale tematičeskoi gruppy « pišča »)*, avtoreferat kand. dis., [Le Lexique de l'allemand sous un aspect culturel (Essai de description lexicologique sur la base du champ lexical « nourriture »), thèse], Moscou, 1994.

Liste des abréviations

1. BÈS – Большой энциклопедический словарь: 2-е изд. М.; СПб., 2000. [Grand dictionnaire encyclopédique]
2. BTS – Большой толковый словарь русского языка / Сост. и гл. ред. С. А. Кузнецов. СПб., 2000. [Grand dictionnaire raisonné de la langue russe]
3. Collins – Collins Russian-English English-Russian Dictionary / A. Ozieva, O. Stott, M. Hepburn. [S. l.], 1995.
4. DFW – Duden. Das Fremdwörterbuch. [S. l.], 1997.
5. MAS – Словарь русского языка: В 4 т.; 2-е изд. / Под ред. А. П. Евгеньевой. М., 1981–1984. [Dictionnaire de la langue russe]
6. RAGS – Русско-английский словарь: 16-е изд. / Под общ. рук. А. И. Смирницкого. М., 1991. [Dictionnaire russe-anglais]
7. RFS – Щерба Л. В., Матусевич М. И. Русско-французский словарь: 14-е изд. М., 1993. [Dictionnaire russe-français]
8. RSMS-2 – Русский семантический словарь: Толковый словарь, систематизированный по классам слов и значений / Под общ. ред. Н. Ю. Шведовой. М., 1998. Т. II. [Dictionnaire sémantique russe]
9. SOŠ – Ожегов С. И., Шведова Н. Ю. Толковый словарь русского языка. М., 1993. [Dictionnaire raisonné de la langue russe]

10. TSJAS – Мокиенко В. М., Никитина Т. Г. Толковый словарь языка Совдепии. СПб., 1998. [Dictionnaire raisonné des soviétismes]